

«Poétesses, compositrices, destins brisés»



Pour mesurer à quel point les femmes sont les grandes oubliées de l'Histoire de la musique, il suffit d'ouvrir un de ses ouvrages de référence pour y rechercher quelque information sur Hélène de Montgeroult ou Mélanie Bonis : pas une page, pas une ligne. Tout juste si on y mentionne Clara Schumann, grande ambassadrice de la musique de son mari ou Fanny Mendelssohn qui finit par oser publier sous le nom de Fanny Hensel quelques unes de ses œuvres. «Oubliées de l'Histoire de la musique» ainsi que l'indique le sous-titre du récent ouvrage de Guillaume Kosmicki¹, ces femmes durent lutter pour faire reconnaître leur talent par leurs contemporains et poursuivre, le plus souvent dans l'intimité des salons, leur carrière de musicienne. Dès lors, on ne s'étonne pas que les compositrices programmées lors de ce concert, de la fin du XVIII^e siècle jusqu'au début du siècle dernier, aient principalement écrit des pièces pour le clavier, pour de petits ensembles, et des mélodies.

À parcourir l'histoire de ces femmes qui commencent à peine à sortir de l'ombre, on découvre des destins hors du commun. Leur courage était à la mesure de leur talent pour braver les préjugés sociaux attachés à leur sexe, résister aux pressions exercées par leur entourage familial, surmonter les obstacles qui voulaient faire taire leur vocation.

Mélanie BONIS (1858-1937) : *Mélisande*, op. 109 pour piano

Hélène De MONTGEROULT (1764-1836) : 2 Études, *Cours complet pour l'apprentissage du forte piano*

Fanny MENDELSSOHN (1805-1847) : *Allegro de sonate en sol mineur*

Clara SCHUMANN (1819-1896) : 3 romances op. 22 pour violon et piano

Mélanie BONIS (1858-1937) : 1^{er} mouvement de la sonate pour violon et piano op. 112, I

Lili BOULANGER (1893-1918): « D'un jardin clair », *Trois Morceaux*, II - pour piano, « Cortège », « Nocturne » pour violon et piano

Edith CANAT DE CHIZY : « Prélude au silence » (2010)

¹Compositrices, l'Histoire oubliée de la musique, Guillaume KOSMICKI, Les mots et le reste, février 2023



Clara SCHUMANN (1819-1896)

3 romances pour violon et piano op. 22

I. Andante molto II. Allegretto-Mit zartem Vortragen

III. Leidenschaftlich schnell

La carrière de Clara Schumann, compositrice, apparaît comme un cas à part dans l'Histoire de la musique au féminin.

Tout semble devoir favoriser l'épanouissement des dons musicaux de cette enfant prodige. A commencer par son père, le grand professeur Friedrich Wieck qui veut en faire une musicienne accomplie. Célébrée comme une des meilleures pianistes de son temps, elle donne son premier concert à 9 ans au Gewandhaus de Leipzig (1828) et débute une immense carrière de concertiste qu'elle poursuivra durant soixante ans à travers toute l'Europe. L'enseignement paternel ne se limite pas à la pratique de l'instrument. Élevant seul sa fille après son divorce en 1824, il lui fait également donner des cours de violon, chant, harmonie, composition, orchestration... Le maître est parfois tyrannique et quelque peu possessif mais il a sur l'éducation des jeunes-filles des idées en avance sur son temps. Aussi, quand Clara tombe amoureuse d'un jeune et très prometteur élève de son père, Robert Schumann, et exprime le vœu de l'épouser, le professeur Wieck s'oppose-t-il fermement à ce projet. Il briserait la carrière de sa fille. Clara et Robert devront passer devant les tribunaux pour pouvoir enfin se marier en 1840.

Clara a alors déjà composé de nombreuses œuvres, dont le *Premier concerto pour piano op.7* créé cinq ans plus tôt sous la direction de Mendelssohn. Comme son mari, elle consacre la première année de leur mariage à l'écriture de nombreux lieder. L'amour qui les unit est fusionnel et se conjugue en musique : « Tu me complètes comme compositeur, de même que moi pour toi [...] ; la postérité doit nous considérer comme un seul cœur et une seule âme et ignorer ce qui est de toi ou de moi » écrit Robert Schumann. Mais comment concilier la vie de mère de famille – Clara met au monde huit enfants en 14 ans! - avec celle de musicienne? Durant sept années, elle cesse tout à fait de composer, traversant une période de doute et de dépression.

Les *Trois romances pour violon et piano op. 22* sont écrites en 1853 à Düsseldorf où la famille Schumann s'est installée dans une grande maison possédant deux salles de musique. Clara compose beaucoup, elle va mieux. A Düsseldorf, le couple fait la connaissance de deux grands musiciens qui deviendront ses amis : le jeune Johannes Brahms, en lequel Robert Schumann reconnaît immédiatement un génie, et le grand virtuose du violon, Joseph Joachim auquel Clara dédie ses trois romances. Clara trouve dans la romance une forme brève et libre privilégiant la mélodie intimiste et des tempi modérés. Elle y exprime dans un magnifique dialogue entre les deux instruments sa sensibilité délicatement romantique. On entendra successivement *Andante molto* en ré bémol majeur dont la mélodie très souple dans un rythme ternaire se développe en de subtiles modulations ; *Allegretto – Mit zartem Vortragen* = «avec une expression délicate», en sol mineur énonce un thème principal d'une douce langueur. Vient s'intercaler un épisode plus souriant en sol majeur au rythme vif et léger. La troisième romance en si bémol majeur est notée *Leidenschaftlich schnell* = «rapide et passionné». C'est la plus développée avec une grande variété de couleurs et de textures et une conclusion où l'on perçoit des accents brahmsiens.

C'est la toute dernière œuvre de musique de chambre de la compositrice. Très vite, la santé physique et mentale de Robert Schumann, déjà fragile, se détériore. Après une tentative de suicide en février 1854, il est interné à Bonn et meurt deux ans plus tard, mettant fin à la carrière de compositrice de son épouse. Désormais, Clara se consacrera uniquement à l'éducation de ses enfants, à sa carrière de concertiste et à l'édition des œuvres de son mari.



Fanny MENDELSSOHN (1805-1847)

Sonate pour piano en sol mineur H. 395, Allegro molto vivace



Fanny Mendelssohn appartient à la même génération de musiciennes que Clara Schumann. D'une quinzaine d'année son aînée, elle verra comme elle sa carrière de compositrice compromise par son entourage familial et les préjugés attachés à la condition des femmes de son époque. Née à Hambourg le 14 novembre 1805, elle grandit dans une famille juive appartenant à la grande bourgeoisie éclairée dans laquelle elle reçoit une excellente éducation. Son père, le banquier Abraham Mendelssohn, élève ses enfants dans la foi protestante et prend le nom de Bartholdy. Comme son jeune frère Félix, Fanny montre très tôt des dons remarquables pour la musique et étudie avec les grands Ignaz Moscheles et Karl Friedrich Zelter qui leur enseignent la composition. Dans le salon de la grande maison de Berlin où la famille s'est installée en 1811, les deux jeunes prodiges se produisent lors des *Sonntagmusiken*, concerts dominicaux où est conviée l'intelligentsia de la capitale prussienne : ils interprètent les grands maîtres anciens, notamment Bach et Beethoven mais aussi leurs propres œuvres.

Mais tandis que la carrière de Félix se voit encouragée par l'organisation de tournées en Allemagne et en Europe, le talent de sa grande sœur ne peut s'exprimer que dans la sphère privée et, comme son père, Félix s'opposera toujours à ce que sa sœur fasse publier ses compositions.

En 1829, Fanny épouse le peintre Wilhelm Hensel qui l'encourage à écrire et à faire éditer - mais en vain - ses œuvres déjà nombreuses. Elle compose aussi pour le chœur et l'orchestre engagés par son père pour les concerts dominicaux qu'elle dirige après le départ de son frère. La naissance de son fils Sebastian ne l'empêche pas de poursuivre son travail de compositrice dans des genres très divers : deux cantates, un oratorio, une scène dramatique, une ouverture, un magnifique quatuor à cordes... Elle écrit pourtant «Je me sens passablement seule avec ma musique». Et encore : «Si personne n'émet jamais une opinion ou ne prend le moindre intérêt aux productions que l'on écrit, non seulement on y perd tout plaisir, mais en plus tout pouvoir de juger de leur valeur». Ses doutes et sa mélancolie s'accroissent encore après la mort de son père. Le séjour d'un an qu'elle fait en Italie avec son mari et son fils élargira son horizon et lui sera salutaire. A Rome, elle rencontre les pensionnaires de la Villa Médicis, en particulier Hector Berlioz et Charles Gounod. Ce dernier a vu en elle « une musicienne hors ligne, pianiste remarquable, femme d'un esprit supérieur, petite, fluette, mais d'une énergie qui se devinait dans ses yeux profonds et dans son regard plein de feu. Elle était douée de facultés rares comme compositeur ». De retour à Berlin, la musicienne a retrouvé confiance en elle. Son voyage lui inspire *Das Jahr*, cycle de douze pièces pour piano. Les dernières années de sa vie verront naître deux grands chefs d'œuvre : Le *Trio* op. 11 et la grande *Sonate* en sol mineur. Quelques mois avant sa mort, la compositrice se résout enfin à publier sous le nom de Fanny Hensel sept opus de lieder et pièces pour piano.

Anéanti par la disparition de sa sœur le 14 mai 1847, Félix Mendelssohn ne lui survit pas longtemps et meurt le 4 novembre. Il a eu le temps de faire éditer sous le nom de Fanny Hensel quelques œuvres de sa sœur, travail que poursuivra Wilhelm Hensel. Le fougueux *Allegro molto vivace* de la *Sonate en sol mineur* témoigne à la fois de la grande virtuosité pianistique et du langage très moderne, voire avant-gardiste d'une musicienne trop longtemps oubliée.





Mélanie BONIS (1858-1937)

Mélisande op.109 pour piano *Sonate pour violon et piano* op. 112, Moderato

«Il fallait pour traduite le besoin d'infini disposé en chacun de nous un langage imprécis comme nos aspirations sans objet, élan tendant vers un bien qui nous sollicite et se dérobe. Ce langage c'est la musique quand elle est à la hauteur de sa mission»²

Mélanie Bonis avait de la musique une conception quasi mystique. Rien ne prédisposait la petite fille à devenir une musicienne si ce n'est la présence d'un piano dans le modeste logement parisien de ses parents où elle naquit le 21 janvier 1858. Jusqu'à 12 ans elle s'initia seule à l'instrument avant que ses parents acceptent, sur le conseil d'un ami, de lui faire donner des leçons. Celui-ci la présente à César Franck qui lui ouvre les portes du Conservatoire où elle entre en 1876 dans la classe d'écriture musicale ; elle suit également la classe d'orgue de César Franck. Sur les bancs du conservatoire elle côtoie entre autres Claude Debussy et Gabriel Pierné. Très appréciée de ses professeurs, elle obtient en 1880 le Premier prix d'harmonie. C'est à cette époque qu'elle compose ses premières mélodies.

Elle rencontre aussi Amédée-Louis Hettich, élève en classe de chant, journaliste et critique musical, dont elle tombe amoureuse. Amour partagé, mais les parents de Mélanie lui interdisent de revoir le jeune homme et exigent qu'elle démissionne du Conservatoire. Ils arrangent un mariage avec Albert Domange, riche industriel deux fois veuf, qui lui offre un grand confort matériel mais lui impose aussi l'éducation de cinq garçons. Elle a vingt-cinq ans, il en a quarante-sept. Trois autres enfants naissent de leur union et durant dix ans, Mélanie Bonis va se consacrer exclusivement à ses devoirs familiaux et mondains.

C'est son ancien amour, Amédée Hettich, qui la rappelle à sa vocation de musicienne. Elle travaille avec lui à une *Anthologie des airs connus* et surtout reprend la composition : de nombreuses mélodies et pièces pour piano, des chœurs mais aussi beaucoup de musique de chambre - comme le *Premier quatuor avec piano* ou la *Fantaisie en sextuor* – et des œuvres symphoniques comme la *Suite en forme de Valse*. Amédée Hettich la présente à de grands éditeurs et elle publie ses partitions sous le pseudonyme non genré de «Mel Bonis». Au tournant du XX^e siècle sa production s'accroît encore. Lauréate de grands concours de composition, elle voit ses œuvres programmées dans quelques salles de concert parisiennes et entre à la *Société des compositeurs* dont elle devient la première femme secrétaire. C'est à cette époque qu'elle compose ses trois grandes sonates, pour flûte et piano (1904), pour violoncelle et piano (1905) et pour violon et piano (1910).

La guerre vient bouleverser sa vie professionnelle et surtout sa vie personnelle, déjà très compliquée. De sa liaison longtemps retardée avec Hettich est née une fille, Madeleine, qu'elle ne pourra jamais reconnaître et dont elle reste officiellement la marraine. Elle vit péniblement le conflit entre ses sentiments et ses convictions religieuses. Durant les quinze dernières années de sa vie, elle se réfugie dans sa maison de Sarcelles où elle accueille sa famille. Très fragilisée, elle vit allongée mais compose toujours, principalement des œuvres sacrées et des albums pour les enfants. Elle s'éteint le 18 mars 1937 léguant à ses descendants quelque 400 opus. Son testament indique : «Mélanie Bonis, sans profession»!

La *Sonate pour violon et piano* op. 112 en fa dièse mineur est aujourd'hui reconnue comme un pièce importante de la musique de chambre française et revient sur les scènes musicales. Elle frappe par les atmosphères contrastées de ses quatre mouvements et la virtuosité de l'écriture, notamment dans le premier mouvement *Moderato* d'une grande mélancolie. Composée en 1914, elle est créée la même année au Salon des musiciens par la compositrice et le violoniste Léon Zighera et

²Mel BONIS, *Souvenirs et réflexions*, Éditions du Nant d'enfer, 1974.

obtient une «troisième médaille». Elle n'est publiée que neuf ans plus tard grâce à ses dédicataires, les sœurs Filon, cousines de la compositrices, qui remportent avec cette pièce un grand succès lors d'un concert à la salle Gaveau en 1921.

Mélisande est aujourd'hui publiée dans le recueil *Femmes de légende* avec d'autres morceaux antérieurs de Mel Bonis : *Viviane, Phoebée, Salomé, Desdémone, Omphale, Ophélie*. En rassemblant assez récemment ces pièces, l'éditrice souligne la fascination de la compositrice pour les grandes figures féminines de la mythologie et de la littérature. *Mélisande* est inspirée par la pièce symboliste de Maurice Maeterlinck *Pelléas et Mélisande* créée le 17 mai 1883 au Théâtre des Bouffes-Parisiens pour laquelle Gabriel Fauré et Jean Sibelius écrivirent des musiques de scène; et surtout par l'opéra du même nom de Claude Debussy (1902).

A l'acte III, Mélisande, la mystérieuse jeune fille que Golaud a recueillie dans la forêt puis épousée et conduite dans le château de son père, peigne ses longs cheveux, penchée à la fenêtre de la tour. Elle chante «Mes longs cheveux descendent jusqu'au seuil de la tour !» Au pied de la tour se tient Pelléas, frère de Golaud qui s'est épris de Mélisande et s'émerveille : «Je n'ai jamais vu de cheveux comme les tiens, Mélisande/Vois, vois, vois, ils viennent de si haut/ Et ils m'inondent encore jusqu'au cœur» La musique de Mel Bonis peint merveilleusement la fluidité dorée des cheveux, symbole de l'amour qui inonde Pélleas. Par deux fois, les arpèges descendants sur une large amplitude dessinent la tombée de la chevelure dénouée. La mélodie délicate et évanescence se développe par fragments sur un flot ininterrompu de doubles croches dessinant des courbes fluides aux harmonies subtiles et aux couleurs changeantes. La conclusion semble un hommage à Claude Debussy, évoquant clairement ses *Reflets dans l'eau*. Gabriel Pierné écrit à Mel Bonis : « J'ai fait l'exquise connaissance de votre «Mélissande» dont j'ai apprécié la grâce mélancolique et la jolie écriture pianistique. Je vous félicite de tout cœur et c'est en toute sincérité que je signalerai cette œuvre à tous ceux que je jugerai dignes de l'interpréter.» Mel Bonis a simplement écrit sur le manuscrit de 1922 « Mon préféré».

C'est à deux musicologues allemands, Eberhard et Ingrid Mayer, qu'on doit la redécouverte, dans les années 1990 de la musique de Mel Bonis, ainsi qu'à son arrière petite-fille Christine Géliot. Proches de l'esthétique post-romantique puis impressionniste, les compositions de Mel Bonis expriment dans des formes le plus souvent classiques une sensibilité encline à la mélancolie, tempérée par une écriture rigoureusement travaillée et d'une grande richesse harmonique.



Hélène DE MONTGEROULT (1764-1836)³

Deux Études tirées du *Cours complet pour l'enseignement du piano forte*

Bien inspiré serait le réalisateur qui se pencherait sur le fabuleux destin d'Hélène de Montgeroult. Sa vie est un véritable roman, celui d'une femme libre mais bientôt oubliée. Née à Lyon le 2 mars 1764 dans une famille appartenant à la noblesse de robe, Hélène de Nervo a 25 ans lorsque éclate la Révolution française. Comme toute jeune aristocrate, elle a étudié le clavecin. Ses dons exceptionnels l'ont amenée à poursuivre ses études musicales à Paris avec de grands maîtres de l'école allemande. Hüllmandel et Dussek, lui font découvrir la musique des Bach père et fils et elle accomplit un voyage à Leipzig pour se familiariser avec la musique du grand kappelmeister.

À 20 ans, elle épouse le marquis de Montgeroult, presque quinquagénaire, et se produit lors d'auditions privées dans de nombreux salons de la capitale. Son talent de claveciniste éblouit aussi



³Source : *Compositrices, l'Histoire oubliée de la musique*, Guillaume KOSMICKI, Les mots et le reste, février 2023

bien le célèbre violoniste Viotti que ses hôtes : Germaine de Staël, Félicité de Genlis, Elisabeth Vigée-Lebrun qui raconte : «Par son expression, elle faisait parler les touches». Hélène de Montgeroult s'intéresse aussi au tout nouvel instrument créé par Sébastien Érard, le piano forte, qu'elle adopte rapidement.

Par ailleurs, la musicienne et son mari fréquentent le club des Feuillants, favorable à une monarchie constitutionnelle. Ils séjournent à Londres en 1792 puis accompagnent une ambassade en Italie : tentative d'exil? Toujours est-il que le 25 juillet 1793 ils sont arrêtés par les Autrichiens sur les bords du lac italien de Mezzola. Le marquis est emmené à Mantoue où il meurt après un mois de captivité. Très éprouvée, sans ressources après la confiscation de ses biens, la marquise regagne difficilement la capitale en pleine Terreur et ne doit qu'à ses talents musicaux d'échapper à la guillotine ou à un nouvel exil.

Lors de la création du Conservatoire de musique de Paris (août 1795), la citoyenne Montgeroult est engagée comme professeur de première classe pour la classe de piano hommes, avec le même salaire que ses collègues masculins. Elle démissionne trois ans plus tard, au grand regret de ses pairs, officiellement pour des raisons de santé. Peut-être pour renouer après la tempête révolutionnaire avec son milieu d'origine. Entre temps, en 1795 elle a eu un fils hors mariage, Charles-Aimé, dont elle épouse en 1797 le père, Charles Hyacinthe His, journaliste au *Moniteur*, avant de divorcer cinq ans plus tard. Elle aura ensuite une liaison avec le baron de Trémont puis se mariera une troisième fois en 1820 avec le général d'Empire Dunod de Charnage qui a 19 ans de moins qu'elle et la laisse veuve six ans plus tard.

Malgré cette vie sentimentale mouvementée, Hélène de Montgeroult entame à l'âge de trente ans une carrière de compositrice. Plus libre que les musiciennes de la génération romantique, elle n'hésite pas à publier en 1795 ses premières sonates puis des fantaisies et des nocturnes. Mais son grand œuvre est le *Cours complet pour l'apprentissage du Forte piano comprenant 114 études*. Après sa première publication en 1812, il est rapidement diffusé en Europe et utilisé par de grands pédagogues. A-F Marmontel ne s'en cache pas tandis que ses collègues taisent le plus souvent leur source féminine. Guillaume Kosmicki voit dans ces études «visionnaires», beaucoup plus que de simples exercices : «Comme celles que Chopin écrira 20 ans plus tard, ce sont des petits bijoux d'orfèvrerie musicale. Elles s'abreuvent autant à la source de Bach qu'elles projettent la musique vers son avenir romantique.» Dans l'enseignement qu'elle dispense à ses élèves - qui seront autorisés à se présenter au concours du Conservatoire - elle insiste particulièrement sur la manière de faire chanter le piano. Elle accueille également dans son Salon de grands artistes comme Benjamin Constant, Viotti, Méhul, Chérubini, Kreutzer pour des concerts privés, «les lundis de Mme de Montgeroult». Le musicologue Jérôme Dorival décrit ainsi la fin de sa carrière : «Elle écrit désormais la musique qu'elle veut écrire, enseigne aux élèves qu'elle choisit. Elle obtient enfin la maîtrise de son temps et de ses options musicales sans devoir rendre de comptes ni à l'institution, ni au public. Le prix à payer – peut-être le savait-elle – est l'obscurité qui a enveloppé son œuvre.» Sa vie s'achève à Florence, où elle s'est retirée avec son fils, le 20 mai 1836.





Lili BOULANGER (1893-1918)

« *D'un jardin clair* », *Trois Morceaux, II* - pour piano
« *Cortège* », « *Nocturne* », pour violon et piano

La carrière de Lili Boulanger, fut aussi brève que fulgurante. Musicienne surdouée, elle vit son destin brisé par la maladie qui l'emporta à l'âge de 24 ans. Sa sœur aînée, Nadia Boulanger, l'immense pédagogue qui forma plusieurs générations de compositeurs, empêcha que son œuvre ne tombât dans l'oubli.

Marie-Juliette, dite Lili Boulanger, naquit le 21 août 1893 à Paris dans une grande famille de musiciens. Son père, le compositeur Ernest Boulanger, professeur de chant au Conservatoire de Paris, lauréat du Prix de Rome, avait épousé une de ses élèves, la cantatrice russe Raïssa Mycheskaya. Très tôt, Lili montre des dons musicaux exceptionnels. Nadia évoque ainsi sa cadette : « Dès sa petite enfance la musique l'habite. A deux ans et demi elle chante ; à six ans elle déchiffre à longueur de journée. Gabriel Fauré vient souvent lui faire lire ses mélodies et s'émerveille des dons de l'enfant. Jusqu'à sa seizième année, elle se promène à travers la musique, fait tantôt un peu d'harmonie, tantôt improvise, note des thèmes, esquisse des œuvres, travaille le violon, le piano, le violoncelle, sans se décider à rien. » Les médecins diagnostiquent très tôt chez la petite fille un dysfonctionnement des défenses immunitaires associé à la maladie de Crohn et à des problèmes respiratoires. Ses professeurs la forment à domicile, elle suit au conservatoire quelques cours en auditeur libre et parvient à entrer à l'âge de 16 ans dans la classe de composition de Paul Vidal. Dès lors, elle va employer toute son énergie à préparer le Grand Prix de Rome, sésame qui permet à ses lauréats de composer librement et d'être officiellement publiés. En 1913, elle est la première femme musicienne à obtenir avec sa cantate *Faust et Hélène* d'après Goethe le premier prix de Rome, succès d'un retentissement international. Son séjour à la villa Médicis où elle arrive en mars 1914 sera perturbé par la guerre et par ses problèmes de santé. De retour à Paris, elle crée avec sa sœur la *Gazette des classes de composition du Conservatoire*, qui permet aux musiciens engagés sur le front d'échanger des nouvelles.

Après un nouveau séjour à la Villa Médicis en 1916, elle doit rentrer à Paris pour être opérée. Sachant qu'il ne lui reste que deux années à vivre, Lili se jette à corps perdu dans le travail et produit quelques chefs d'œuvre, souvent d'inspiration biblique ou mystique, comme le *Psaume 24 « La Terre appartient à l'Éternel »* pour ténor, chœur, orgue et orchestre ou *La vieille prière bouddhique*. Elle dicte sur son lit de mort sa dernière composition, le *Pie Jesu*, à sa sœur Nadia avant de s'éteindre le 15 mars 1918 à Mézy sur Seine, non loin des chères « Maisonnettes », la propriété familiale de Gargenville où elle aimait se retirer pour travailler dans le calme. Elle laisse une trentaine d'œuvres, pour la plupart vocales, quelques pièces de piano et de musique de chambre dont certaines sont ensuite orchestrées.

Une autre source d'inspiration fut pour la musicienne la nature comme l'expriment les titres de plusieurs œuvres pour piano. *D'un jardin clair* composé en 1914 à la Villa Médicis et dédié à son amie Nanette Salles, petite fille de Gustave Eiffel, est le deuxième des *Trois morceaux* pour le piano publiés en 1919. D'une esthétique toute impressionniste, la mélodie baigne dans une douce lumière où le temps semble suspendu. On songe à certains préludes de Claude Debussy comme *La cathédrale engloutie*.

La composition de *Nocturne* remonte à 1911 et aux études au Conservatoire et porte d'abord le titre *Pièce courte*. Elle est écrite à l'origine pour flûte et piano et doit à son lyrisme rêveur d'être éditée sous le titre de *Nocturne* en 1919 après le décès de la compositrice. La mélodie naît d'abord de la répétition du même motif avant de se libérer dans de sinueuses arabesques tandis que le piano crée une sorte de balancement avec des octaves ascendants et descendants, s'enrichissant bientôt de

subtiles harmonies. Puis la mélodie s'éloigne peu à peu. Nadia écrira orchestrera en 1960 ce *Nocturne* qu'elle aimait particulièrement.

Lili Boulanger compose *Cortège* les 4 et 5 juillet 1914 à son retour de Rome pour conclure le triptyque des *Trois morceaux* pour piano. Très vite, elle écrit une nouvelle version pour violon et piano qu'elle dédie à la violoniste Yvonne Astruc. Le charme de cette pièce très joyeuse et insouciant tient à la répétition à maintes reprises du thème sur un accompagnement au rythme ostinato de doubles croches et d'accords piqués jusqu'à l'envolée finale *accelerando*. La dédicataire l'inscrira souvent à son répertoire, avec *Nocturne* et en réalisera avec Nadia Boulanger un bel enregistrement en 1930. Les deux pièces pour violon et piano sont à présent éditées dans le même recueil et figurent souvent ensemble au répertoire des plus grands interprètes.



Edith CANAT DE CHIZY⁴

Prélude au silence

Edith Canat de Chizy est une plus grandes compositrices françaises contemporaines. Elle est la première femme compositeur membre de l'Institut de France, élue en 2005 à l'Académie des Beaux-Arts qu'elle préside en 2017. Née en 1950, elle a d'abord étudié la philosophie et l'Histoire de l'Art avant de se tourner vers une carrière de compositrice. Violoniste de formation, elle a obtenu six Premiers Prix au Conservatoire National de Paris et a été distinguée en 2016 par le Grand Prix du Président de la République décerné par l'Académie Charles Cros pour l'ensemble de son œuvre.



La courte pièce pour piano « Prélude au silence » lui est commandée par le festival de Nohant en 2010 à l'occasion de l'année Chopin et est créée dans la maison de George Sand le 31 juillet. La démarche d'Edith de Chizy est ici de « mettre en sons le silence ». Elle est inspirée par le texte d'un haïku : « La lampe éteinte, les étoiles fraîches se glissent par la fenêtre. »

Alternent deux « pianos », le premier très métallique imite un gamelan⁵, ensemble instrumental de musique traditionnelle indonésienne composé de métallophones, gongs et tambours. Il fait entendre des accords aigus tantôt syncopés, tantôt dilatés par la pédale forte, sans idée de développement ni d'harmonie. Le second piano plus mélodique interroge et commente le premier.



⁴Source : Site *Res musica*, « La musique élémentaire d'Édith Canat de Chizy » par Patrick Jézéquel à propos de l'album « Suono » d'Edith Chizy, éditions Radio France Signature.

⁵Le verbe gamel signifie « frapper » en indonésien.